



LA MARÉE

Sur les vivants, bêtes et plantes.
Qu'ont lassés les feux du soleil,
De ses urnes sombres et lentes
Le soir épanche le sommeil.

Le vent tombe, mourante haleine
Où semble expirer un secret ;
Tout dort sur le mont, dans la plaine,
Et sous l'immobile forêt.

Le ciel et la mer se regardent.
Seuls vibrent à travers la nuit
Les traits d'or que les astres dardent,
Seules les vagues font leur bruit ;

Au roc poli comme une armure
Par leur âpre et fougueux assaut
Elle se heurtent. Leur murmure
Trouble le silence d'en haut.

— " Toutes les lèvres sont fermées,
Dit la mer, tous les yeux sont clos ;
Aux douleurs par l'oubli charmées,
Grand ciel, tu verses ton repos.

Mais, moi, je veille et me lamente,
Moi seule, tu ne m'en lors pas ;
Un fo- et invisible tourmente,
Mes flots éternellement las ;

Parmi les p-ines innombrables
Qui font de ce monde un enfer,
En vois-tu qui soient comparables
Aux tourments qu'endure la mer ? "

Des tempêtes et des désastres,
De tous les maux d'en bas témoin,
Le ciel, sublime océan d'astres,
Entendant cet appel au loin,

Répond : " Ton sort n'est point le pire !
Plains la race au rêve anxieux
Dont le front à m'atteindre aspire,
Et qui rampe en levant les yeux ;

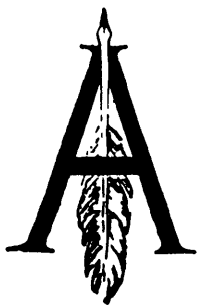
Plains, ô mer, plains la race humaine
Au bras si frêle et si petit !
Ta masse, en se ridant à peine,
Brise son œuvre et l'engloutit.

Moins vains sont tes bruyants tumultes
Que ses guerres et ses discours
Pour des frontières et des cultes,
Qu'elle change et défend toujours.

Vous êtes captives ensemble ;
Son malaise est pareil au tien,
Et son élan vers moi ressemble
A ton élan quotidien."

SULLY-PRUDHOMME.

DANS LES NUAGES ET AU-DELA



LANGUI par une journée passée
dans une engourdissante oisiveté et ressentant le besoin de me délasser, je me dirigeai, un soir du mois d'août dernier, vers la place Saint-Louis, où j'ai la fréquente habitude de me rendre lorsque je veux respirer librement et abondamment un air pur et imprégné des parfums de la nature.

Après un quart d'heure de perquisition et d'attente, je finis par trouver une place sur un banc occupé déjà en partie par un couple jeune et d'apparence distinguée.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que c'étaient deux amoureux. Ils étaient là, silencieux et visiblement émus, jetant de temps en temps un regard furtif l'un sur l'autre, et plus éloquents dans leur silence qu'ils n'auraient pu l'être en se faisant les plus doux aveux et les serments les plus tendres. Ils semblaient ne s'être pas aperçus de mon arrivée, tant ils étaient absorbés par leur mélancolique méditation.

Et moi, le solitaire, l'oublié, j'étais là, en apparence indifférent, mais les observant avec intérêt et enviant leur bonheur.

Quoi de plus doux, pensais-je, alors qu'on est encore à l'âge des illusions, que de sentir près de soi l'être aimé et, subissant, en présence du firmament constellé d'astres innombrables et resplendissants, le charme mystérieux de la nuit ; entouré de monde qui va, vient, parle et rit autour de soi, de ne voir rien que l'objet de son amour, de n'entendre rien que la voix de son cœur ! Est-il volé comparable à celle-là !

Comme je philosophais encore dans ce sens, le couple se leva, s'éloigna et disparut dans la demi-obscurité causée par l'ombre des arbres qui bordaient le chemin. Le bras de la jeune fille était passé sous celui de son compagnon qui traçait avec sa canne, tout en marchant, des caractères dans le sable de l'allée, sans songer que le vent qui soufflait alors devait les effacer aussitôt, comme plus tard, hélas ! l'oubli devait peut-être effacer les traces de cette soirée si délicieuse, le laissant, suivant l'expression du poète, épouvanté d'avoir cru vivre heureux.

* *

Demeuré seul, je ne tardai pas à me livrer moi-même à la mélancolie, et quand je me mis à contempler les étoiles qui, ce soir-là, scintillaient et brillaient d'un éclat merveilleux, une douce rêverie s'empara de moi.

Mon regard parcourait lentement la voûte céleste, tâchant d'y découvrir Mars, qui est si fort à la mode depuis quelque temps. Un astre plus brillant que les autres que j'aperçus au loin, tout à l'horizon, me parut être celui que je cherchais.

Aussitôt, la folle qui loge dans mon cerveau et qui a nom l'Imagination commença à trotter et une foule d'idées étranges et bizarres m'envahirent.

Ainsi, me disais-je, c'est bien et irréfutablement prouvé, Mars, cette vieille planète qui végète depuis si longtemps dans l'espace infini, est habitée. Il y a, dans ce globe qui nous avait paru jusqu'ici être un astre ordinaire, des êtres vivants et pensants, des hommes, des femmes, que sais-je ?

* *

Tout le monde savait déjà depuis longtemps qu'il y avait des montagnes, des lacs, et même un petit bonhomme dans la lune. Mais de là à croire qu'il y avait toute une création, toute une population dans Mars, il y avait loin.

Quant à moi, j'ai toujours eu un faible pour l'hypothèse de la pluralité des mondes ; mais c'était chez moi une croyance vague, innée plutôt que raisonnée ; elle n'était basée sur aucune donnée scientifique, sur aucune preuve matérielle, sur rien enfin.

Mais voici que nos savants, auprès de qui tous les savants de l'antiquité n'étaient que de la Saint-Jean, viennent de découvrir et d'affirmer d'une manière positive que ce qui, jusqu'à ce jour, n'était qu'une hypothèse, une théorie, est devenu une réalité incontestable.

Car il n'y a pas à dire, le doute n'est plus permis. Nos astronomes viennent d'apercevoir sur la surface de la planète des taches lumineuses qui ne peuvent être autre chose que des réponses aux signaux du même genre dirigés sur Mars par eux, nos astronomes, il y a quelques années.

La preuve est évidente, certaine, palpable.

Il est vrai que des envieux ont prétendu que des savants de toutes les époques ont déjà remarqué ces mêmes taches sur le disque de Mars, mais il n'en faut rien croire : ce doit être là l'œuvre de la jalousie.

* *

Mais moi, ce qui m'étonne, ce n'est pas tant le fait de l'existence certaine des Martiens que de constater à quel point leur intelligence est développée et leur science perfectionnée.

Songez y donc ! Il leur a fallu d'abord comprendre ces signes que nous leur faisons, et ensuite pouvoir y répondre de la même manière. Il faut, pour cela, qu'ils aussi se soient livrés à l'étude de l'astronomie en général et de notre planète en particulier, et qu'ils se soient douté qu'elle fût

habitée par des êtres intelligents. Il faut aussi qu'ils connaissent l'électricité et qu'ils sachent, comme nous, l'appliquer à leurs besoins. Qui sait ! Copernic et Edison ne sont peut-être que des enfants à côté de leurs savants !

* *

Il reste encore, toutefois, des choses très importantes à déterminer.

Comment sont faits les habitants de là-haut ? Sont-ils doués de la même organisation physique et organique que nous ? Ont-ils, comme nous, deux pieds, deux mains, deux yeux ? Mangent-ils comme nous ? Parlent-ils comme nous ?

Et si les Martiens diffèrent des habitants de la terre par leur organisme et par leurs besoins, comment sont-ils constitués ?

N'y aurait-il, par hasard, dans ce monde fin-de-siècle, qu'un sexe neutre, ou plutôt hermaphrodite, que le soleil, pour satisfaire aux lois de la nature dans cette atmosphère différente de la nôtre et propager ces êtres étranges, féconderait de sa chaleur bienfaisante et toute-puissante ? Alors, ces êtres seraient condamnés à une solitude perpétuelle. Les doux tête-à-tête comme celui dont je venais d'être témoin leur seraient inconnus. Je suppose que, dans ces conditions, une amitié parfaite suffirait aux besoins d'épanchement de leur cœur et rendrait le bonheur possible dans cette planète privilégiée. Là, pas de jalousie, pas de querelles de ménage, pas d'infidélités possibles, et surtout, ô dieux immortels ! pas de belles-mères !!!

C'est peut-être là le paradis décrit dans le Coran, peuplé de houris aux yeux noirs, éblouissantes de beauté, à la jeunesse et au sourire perpétuels, promises par Mahomet aux observateurs de sa loi et si ardemment convoitées par eux ! ou le séjour de ces êtres diaphanes à demi parfaits et presque immatériels rêvés par des imaginations poétiques et fécondes, vivant sans manger, s'abreuvant d'air pur, se couvrant de lumière et d'une nature si fragile, que le seul effleurement d'un être humain le ferait, tel qu'une sensitive qui se replie sur elle-même au moindre attouchement, se faner, tomber et mourir.

Il pourrait encore se faire que Mars fût l'un de ces mondes plus purs que le nôtre où, suivant Pythagore et d'autres philosophes de l'antiquité, notre âme, unie à la matière terrestre en punition de quelque faute antérieure à cette vie, doit transmigration après la mort, si elle a mérité cette promotion par sa vertu, pour aller ensuite dans un monde supérieur et s'élever ainsi jusqu'à ce que, purifiée enfin, elle puisse atteindre jusqu'à Dieu pour jouir d'un bonheur inaltérable et sans fin.

* *

Et comment se gouvernent-ils, les Martiens ? Obéissent-ils à des empereurs, à des rois ; ou jouissent-ils, sous un gouvernement républicain modèle, des bienfaits de la Liberté, de l'Egalité et de la Fraternité, mots magiques qui sont la base et la raison d'être de toute institution démocratique ?

Y aurait-il dans ce monde lointain et intéressant, sous des noms différents, des Chinois et des Japonais qui se font la guerre sans savoir pourquoi, des Prussiens et des Français qui se montrent les dents, des Anglais qui volent des contrées entières sous prétexte de civiliser leurs habitants et qui exterminent ces derniers pour leur apprendre à vivre ? Enfin, sont-ils divisés en races et en nations diverses comme les habitants de notre globe ? Et les différents pays qui couvrent la croûte martienne produisent-ils des savants qui meurent de faim, des artistes qui végètent, des poètes qui mendient, des philosophes qui trompent les hommes, des millionnaires qui oppriment les malheureux, des anarchistes qui tiennent au nom de l'humanité ...

Comme on le voit, il reste encore beaucoup de points à éclaircir et voilà autant de questions que nos savants devront résoudre maintenant qu'ils ont éveillé la curiosité universelle ; car on ne leur permettra pas de s'arrêter en si beau chemin.

* *

Ainsi préoccupé de ces réflexions, mon esprit était comme détaché des choses de la terre et le temps fuyait sans que je m'en aperçusse. Quand,